

VII

Je m'étais endormi vers minuit. Quand je m'éveillai, les premières lueurs de l'aube pénétraient dans la chambre. Athelstane n'était pas à mon côté. Je l'aperçus, assise à un petit bureau. Elle était déjà en tenue de cheval. Elle écrivait.

— Habille-toi, dit-elle. Il est temps.

Je fus bientôt prêt. Elle cacheta deux enveloppes, écrivit les adresses.

Les chevaux nous attendaient dans la cour. Les murailles du château baignaient, ainsi que les montagnes, dans la lumière du matin. Une magnifique journée se préparait.

La comtesse Orlof donna quelques ordres à ses serviteurs.

— L'automobile à Saïda, demain soir, six heures. Ces deux lettres à Beyrouth, ce matin même.

Nous nous mîmes en selle. Les cygnes, immobiles et graves sur l'eau noire, nous regardèrent franchir le pont-levis.

— Où allons-nous ?

Elle répondit par la même phrase évasive que la veille.

— Tu le verras.

Il n'y avait pas trop de poussière. La chaleur ne s'était pas encore élevée. D'autre part, la route

se déroulait devant nous, à peu près déserte. Nous pûmes, sans trop fatiguer nos chevaux, les mettre à un petit galop qui nous donna de l'avance. Il n'était pas dix heures, lorsque se creusa subitement à nos pieds une vallée profonde. A droite, une bourgade assez importante s'étagait au flanc de la montagne. A gauche, c'était un énorme cône rocheux, surmonté par une sorte de château fort à demi enfoui dans la verdure.

— Voici Deir-el-Kamar, dit Athelstane, et, à gauche, Beit-ed-Din, avec le palais de l'émir Béchir.

Je crus, un instant, qu'elle me conduisait vers ce palais célèbre. Mais, au croisement des deux routes, nous prîmes celle de Deir-el-Kamar.

Nous pénétrâmes dans la petite ville, assoupie sous le soleil. La rue centrale avait l'aspect d'une de nos rues provinciales : ici, la boutique du pharmacien ; là, celle du marchand de pièces de rechange pour bicyclettes ; plus loin, le café, sous la tonnelle duquel quatre notables, dont deux en jaquette, fumaient le narguilé et buvaient de l'arak.

— C'est ici que Druses et Maronites s'affrontèrent en 1860, dit Athelstane, et le souvenir de ces événements n'a cessé d'attiser les haines locales. Je ne t'en parlerai pas. Tu dirais encore que je prends le parti des Druses. Au lieu de ce qui nous désunit, occupons-nous de ce qui peut unir. Regarde cette maison.

Nous passions devant une vaste bâtisse sans

caractère, mais aménagée d'une façon qui dénotait un relatif confort.

— C'est l'hôtel où Maurice Barrès, atteint par les fièvres, s'est arrêté deux jours, au printemps de 1914. Je le revois encore, avec son veston gris, son chapeau de paille, sa cravate nouée en plastron, ses étriers qu'il avait trop longs. J'ai connu pas mal de littérateurs ; presque tous avaient l'air de chefs de rayon. Celui-là, il était de la grande race. On sentait que sa vie et son œuvre faisaient vases communicants. C'est vrai qu'il ressemblait à Condé ?

Elle demanda encore :

— Est-ce qu'il reviendra par ici ?

Je hochai la tête en signe d'ignorance.

— Sache, dit-elle, qu'il aurait donné beaucoup pour voir l'endroit vers lequel je te conduis.

Nous sortîmes de Deir-el-Kamar, et nous fîmes environ une lieue dans la montagne, en direction sud-ouest. La chaleur devenait plus forte. Nos chevaux commençaient à baisser la tête, et à buter sur les pierres du sentier. Nous ne parlions plus.

A un coude du terrain, une maison surgit. Le cheval d'Athelstane s'arrêta. Il hennit.

— Nous allons faire halte ici, dit M^{me} Orlof, pour permettre à nos bêtes de souffler un peu.

Au hennissement de l'animal, comme d'une boîte de jouets, une bande d'enfants druses venait

de se répandre hors de la maison sur le sentier. Gros petits garçons joufflus, capsulés de rouge, fillettes minces et brunes portant sur leurs cheveux, à la vierge, un voile de mousseline blanche. Poussant des cris de joie, tous, ils entouraient Athelstane.

— Bonjour, père, dit-elle à un vieillard qui apparaissait sur le seuil de la porte.

L'homme à la barbe blanche s'inclina très bas.

— La paix soit sur toi et sur ton compagnon, dit-il. Entrez.

Nous pénétrâmes dans la maison. Elle était obscure et fraîche. Je fus surpris de la propreté qui y régnait.

— Vous êtes chez vous, fit le vieillard. Vous coucherez ici, n'est-ce pas ?

— Non, père. Nous repartons tout à l'heure, dit Athelstane.

Elle parlait au paysan avec un ton respectueux que j'entendais pour la première fois chez cette femme altière.

J'inspectais la pièce. A la muraille, il y avait une gravure, un mauvais chromo représentant lord Wellington.

Athelstane surprit mon regard. Elle éclata de rire.

— C'est tout de même significatif, fis-je, un peu vexé.

Elle haussa les épaules.

— Il y a ici des cœurs à prendre, répondit-elle simplement. Le sourire qui t'est habituel vaut

mieux, crois-moi, pour une telle besogne, que cet air soupçonneux et chagrin, qui ne te va pas du tout.

Deux heures plus tard, nous étant un peu reposés, nous repartîmes, et bientôt toute végétation disparut. Nous cheminions parmi d'énormes roches calcinées. Quand nous parvenions à leur faite, la chaleur était torride. Du moins nous apercevions, par moment, là-bas, à l'ouest, un coin rafraîchissant de mer bleue. Tout en bas, c'était l'ombre, l'ombre asphyxiante d'une fournaise. Habitué à la salubre brûlure à ciel ouvert des vents des steppes, je trouvais insupportable cette sensation de renfermé. Athelstane, je le voyais, en souffrait aussi. Mais elle était de ces êtres qui périraient plutôt que de proférer une plainte.

Curieux pays que ce Liban sud. Il fait songer à la Thessalie d'Eschyle, aux amoncellements de montagnes qu'entassèrent les géants pour se hisser jusqu'aux dieux. Partout, le déboisement a fait son œuvre de mort. Il y a trente siècles, les racines des arbres retenaient entre leurs vivantes griffes cet humus précieux que, depuis, la pluie implacable a précipité dans le torrent, et que le torrent a emporté dans la mer. Ces vieux marchands phéniciens, dont les descendants continuent l'erreur millénaire, ont toujours eu un tort : le désir forcené de gain brutal, immédiat. Jamais

ils n'ont compris le principe de la solidarité des générations entre elles. Après moi, le déluge, n'est-ce pas ? Salomon demande à Hiram le bois des cèdres tutélaires. Du moment que le roi d'Israël en donne un bon prix, le suffète de Tyr en découronnera ses montagnes. Et maintenant, voici que le Liban n'est plus qu'une stérile armée de géants chauves.

Deux heures, nous avançâmes au milieu de ces rocs squelettiques. A chaque verrou pierreux, on pouvait espérer, l'ayant dépassé, trouver derrière un peu de verdure, un peu d'eau, quelque chose de moins tragique et désolé. Perpétuel voyage de Sisyphe ! Chaque fois, l'attente était déçue. Les chevaux avaient la démarche morne et incertaine que donne l'immense fatigue. Il fallait leur tenir les rênes très courtes. Ce chaos noir, gris, jaune, c'était la première fois que je le traversais. J'en étais sûr. Et pourtant, il me semblait y avoir déjà erré, par la pensée ou par le songe. Soudain, je me souvins, et du même coup je compris le but de notre voyage. Mais je m'abstins de questionner ma compagne. Visiblement, elle se promettait une joie enfantine à m'en faire la surprise.

Le soleil déclinait lorsque la gorge que nous suivions commença à s'élargir. Un peu de brise naquit. Dans une grandiose déchirure apparut, à une quinzaine de kilomètres, la mer. L'espace intermédiaire était hérissé de collines pointillées par des taches noires, qui étaient des oliviers.

Athelstane descendit de cheval. Je l'imitai. Un petit montagnard se trouvait là. Elle lui fit signe d'approcher, l'appelant par son nom. Toute cette contrée devait être familière à M^{me} Orlof.

— Tiens, dit-elle en lui tendant quelques piastres. Prends le raccourci, et va prévenir le Père Bardaouil que nous serons trois, tout à l'heure, à venir demander l'hospitalité à Deir-el-Mkhallas.

L'enfant partit à toutes jambes.

— Deir-el-Mkhallas, m'expliqua-t-elle, c'est le couvent grec catholique de Saint-Sauveur. Le Père Bardaouil en est le procureur général. Nous y passerons la nuit. Tu verras quel accueil va nous être fait, là-haut. Viens.

Abandonnant le sentier, elle gravissait un petit tertre. Je la suivis. A nos pieds, l'immensité du paysage se déroula.

— Regarde là-bas, dans la direction du soleil couchant. Vois-tu cette colline, qui a à son flanc un village ?

— Je la vois.

— Et maintenant, vois-tu, juste en face, cette seconde colline isolée de toutes les autres, et qui semble un amas de vieilles pierres ?

— Je la vois aussi.

— Eh bien, le village, c'est Djoun, et la seconde colline, c'est le *Dahr-es-Sitt*, la *colline de la Dame*. Tu as compris. Ce bouquet d'oliviers, au sommet de la colline, c'est tout ce qu'il reste des jardins de lady Stanhope. C'est là qu'elle a vécu.

C'est là qu'elle s'est éteinte. C'est là qu'elle dort.

Elle prononça cette dernière phrase avec une inflexion de douceur extraordinaire, en baissant la voix, comme s'il se fût agi de ne pas réveiller la morte.

En cette minute, je ne regardai plus la colline illustre, mais un spectacle autrement surprenant pour moi : Athelstane émue.

Combien de temps demeurâmes-nous ainsi, muets tous deux ? Je ne sais. Une heure, peut-être. Les montagnes devenaient violettes. L'ombre tombait rapidement.

*

* *

Le bruit des sabots d'un cheval sur les cailloux du sentier vint nous tirer de notre méditation.

— Voici le père Bardaouil, dit Athelstane.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans. Il portait la longue lévite, le bonnet cylindrique du clergé grec. Il était grand, avec des yeux énergiques et doux. Une barbe noire encadrait son visage régulier.

— Vous avez pris la peine de venir jusqu'à nous, mon Père.

— Pas du tout, madame. J'étais en tournée dans le pays quand l'enfant m'a averti. Je n'ai eu qu'un petit crochet à faire. On vous attend au couvent.

Un quart d'heure plus tard, la nuit étant à peu près venue, nous atteignîmes Deir-el-Mkhal-

las, vaste réseau de bâtiments au sommet d'une colline abrupte. A longs coups espacés, la cloche sonnait dans le crépuscule. Ses ondes calmes et profondes épandaient sur cette solitude un monde de sentiments mystérieux. Il faut avoir été un voyageur fatigué, au cœur étreint par les vagues angoisses de l'ombre tombante, pour connaître l'impression de réconfort et de reconnaissance qui s'empare de celui qui franchit le seuil d'un de ces monastères perdus au milieu de la montagne. Le lendemain, dans la lumière revenue, on se sentira fort, on repartira, on rira de l'homme faible qui, la veille, passait en frissonnant sous cette haute porte obscure.

A la lueur d'une lampe à pétrole, nous dinâmes fort bien et de très bon appétit, en compagnie du Père Bardaouil, dans une salle à manger fraîche et sombre. Puis, suivant l'habitude du pays, on passa au Divan, où les religieux, ayant à leur tête le Père Général, vinrent nous saluer. Rien de plus pittoresque que l'entrée en file indienne de cette douzaine de grands fantômes. Athelstane savait véritablement régler à merveille ses effets et ses mises en scène.

— Le capitaine est venu pour voir le tombeau de la *Dame*, expliqua le Père Bardaouil en me présentant.

Le Père général hocha la tête. On voyait qu'il admettait difficilement l'intérêt que pouvait présenter cette vieille histoire.

— Elle était folle, dit-il, et tout porte à croire que, par-dessus le marché, elle s'adonnait à la magie. D'ailleurs, madame, que voici, en sait à son sujet beaucoup plus long que moi, et même que le Père Constantin Bacha, notre bibliothécaire.

— C'est vous, mon Père, qui avez fait élever le tombeau sous lequel elle repose présentement.

— Oui en 1911. C'est le couvent qui possède le Dahr-es-Sitt, la colline où s'élevait sa villa. Elle est morte, comme vous le savez, en 1839, après avoir ruiné son propriétaire, qu'elle ne voulut jamais payer. Le fils de ce malheureux se pendit. La malédiction du ciel était visiblement sur tout ce que cette femme approchait. Le couvent acquit alors la terre. On vous montrera l'acte d'acquisition, si cela vous intéresse. La maison était démolie, le jardin était en friche. Nos fermiers se mirent à labourer sur tout cela. Petit à petit, on gagna même sur le tombeau de la Dame. Son souvenir commençait à s'effacer dans le pays. Seuls, les très vieilles gens en parlaient encore. Or, voici qu'en 1911, je reçus la visite de M. Abela, vice-consul d'Angleterre à Beyrouth. Il venait, au nom de son gouvernement...

Je regardai Athelstane, impassible.

— Il venait, au nom de son gouvernement, me rappeler qu'une dame anglaise de qualité était enterrée sur notre colline, et qu'il serait peut-être

séant de lui donner une sépulture convenable. Tout en trouvant, dans mon for intérieur, qu'on avait mis le temps à s'en aviser, je ne fis point de difficulté. Je déléguai mon procureur général d'alors, le Père Paul Dagher, aujourd'hui curé de Madjlouna. Il prit avec lui un maître maçon de Djoun, du nom d'Ibrahim Abdel Nour. Si tous ces détails vous ennuient...

— Mon Père, je vous en supplie, continuez.

— Bien. L'ancienne sépulture fut mise à jour. On y trouva deux squelettes.

— Celui de lady Stanhope et celui du général Loustaunau ?

— Tiens, me dit Athelstane, vous connaissez donc le livre de Thompson. Il n'y a que lui qui donne ce détail. Il est faux. Ce n'est pas le corps de Loustaunau qui fut enterré avec celui de lady Hester, mais le corps de son fils, un pauvre enfant venu de France tout exprès pour essayer de ramener son vieux toqué de père. Il mourut de la fièvre. Lady Stanhope le fit enterrer dans son jardin. Loustaunau, lui, n'est mort que deux ans plus tard, près de Saïda.

— Les deux squelettes, continua le Père général, furent ensevelis par nos soins sous le tombeau que je fis dresser, un mausolée composé de quatre tables de pierre rectangulaires, de grandeurs décroissantes, superposées. J'avais demandé au vice-consul s'il fallait graver une inscription

quelconque sur la table supérieure. Il me répondit que ce n'était pas la peine.

— Ainsi, dis-je, l'Angleterre a voulu que sa fille prodigue reçût une sépulture décente. Mais elle n'a pas tenu à attirer davantage l'attention sur son souvenir. Je vous remercie mille fois, mon Père. Puis-je vous poser encore une autre question ? A part les deux squelettes, que trouvèrent-ils le père Dagher et Ibrahim Abdel Nour ?

— Ils ne trouvèrent rien.

— Que voulez-vous qu'ils aient trouvé ? demanda, de façon un peu agressive, Athelstane.

— Mais, dis-je placidement, peut-être les débris du drapeau anglais dans lequel fut ensevelie lady Hester. Ce détail aussi est dans le livre du Révérend Thompson.

Le Père général secoua la tête.

— On n'a rien trouvé, répéta-t-il.

— Je ne savais pas, dit Athelstane d'une voix étrange, que vous fussiez si au courant de cette histoire.

— Rien de ce qui vous intéresse ne saurait me laisser indifférent, répondis-je.

Les Pères assistaient avec placidité à cet échange de menues fléchettes.

— A quelle heure désirez-vous monter demain à Dahr-es-Sitt ? demanda le Père Bardaouil.

— Vers dix heures, dit M^{me} Orlof. Nous repartirons dans l'après-midi, de façon à être à sept

heures à Saïda, où j'ai donné ordre à mon automobile de venir m'attendre.

Nous primes congé des religieux. Le Père Bardaouil et moi, nous accompagnâmes Athelstane jusqu'à la chambre qui lui était réservée. Arrivés au seuil de la porte, nous lui souhaitâmes une bonne nuit.

Le procureur général me conduisit à ma chambre, qui s'ouvrait deux portes plus loin, sur le même couloir.

— N'avez-vous besoin de rien ?

J'aurais été heureux de relire dans le *Voyage en Orient* la description que donne Lamartine de l'itinéraire que nous venions de parcourir entre Deir-el-Kamar et Djoun. C'était au souvenir de ces pages que je devais la sensation de *déjà vu* qui m'avait assailli tout à l'heure dans ce désert rocheux.

— Nous n'avons pas le *Voyage en Orient*, dit le Père Bardaouil. Mais, puisque vous lisez l'arabe, je puis aller vous chercher l'*Encyclopédie* de Boustani. Il y a une notice assez complète sur lady Stanhope.

M'ayant apporté ce gros volume, il me quitta.

J'ouvris l'*Encyclopédie*, et j'y trouvai un article fort consciencieux, consignait les dates essentielles de cette destinée extraordinaire : les premières armes de la nièce de Pitt à la Cour britannique, son départ pour l'Orient, le naufrage romantique dans le golfe de Macri ; puis les

courses dans le désert, avec l'apothéose de Palmyre ; la stabilisation dans le Liban sud ; les démêlés avec l'émir Béchir, la visite de Lamartine, le déclin, enfin, la mort sinistre dans la misère. Rien de nouveau, somme toute. Aucun détail susceptible de m'éclairer sur le rôle mystérieux joué par cette femme au profit de l'Angleterre. Si, pourtant : une phrase dont le compilateur n'avait certainement pas compris toute la portée, une phrase relative à l'hostilité témoignée par la *Dame* à Ibrahim Pacha. N'était-il pas normal de lui voir soutenir la politique turque, puisque la France, dans le même temps, appuyait le point de vue égyptien ? C'était tout. Rien, naturellement, des deux épisodes sur lesquels j'avais de tragiques lumières. Rien de la rivalité de lady Hester avec Lascaris, agent de Napoléon parmi les tribus bédouines. Rien de sa lutte contre Badia, envoyé secret de Louis XVIII, ce même Badia dont elle devait, quelques années plus tard, confesser à Marcellus l'assassinat.

Je refermai le livre. Des fumées troubles obscurcissaient mon cerveau. Entr'ouvrant la porte, je jetai un coup d'œil dans le couloir. L'imposte de la chambre d'Athelstane était éclairée. Elle non plus ne dormait pas.

Que pouvait faire, à cette heure, M^{me} Orlof ? A quoi songeait-elle ? Peut-être également à lady Hester et au malheureux Badia. Un désir, une folie subite, me prit d'aller retrouver Athelstane,

de frapper à sa porte jusqu'à ce qu'elle m'ouvrît. Mes tempes battaient. Cela ne dura qu'une minute, mais au cours de laquelle j'eus toutes les peines du monde à refréner cette sacrilège frénésie.

Je refermai ma porte, me couchai, éteignis la lampe. De mon lit, à travers l'imposte de ma chambre, je continuais à voir sur le mur le carré lumineux découpé par la lampe d'Athelstane. Ma pensée revint à Badia, à lady Stanhope. A Damas, où ils s'affrontèrent, ils avaient peut-être, eux aussi, dormi sous le même toit. L'apparente cordialité de leurs rapports y eût autorisé ces deux antagonistes : lui ne vivant que pour son grand dessein d'empire franco-islamique, elle, tout entière à son rêve d'hégémonie arabe, mais dévorée déjà par les soucis d'argent. Ils se quittaient. Badia prenait la route de la Mecque, et un beau matin, à Kalaat-el-Belka, après avoir pris une inoffensive tasse de café, il succombait... Cent ans. Il y avait juste cent ans ! Jusqu'où se poursuivrait ce terrible parallélisme ? Je sentis mon front se baigner de sueur.

Le carré lumineux jaunissait toujours le mur, en face. Je ne l'avais pas vu disparaître quand je m'assoupis. Un narrateur qui n'aurait pas pour guide unique la morne vérité aurait ici beau jeu à faire intervenir un songe : Hobson me poussant vers une femme ressemblant comme une sœur à Athelstane, moi la serrant contre mon cœur, et

soudain m'apercevant, épouvanté, que je pressais dans mes bras un squelette, le squelette de lady Stanhope... Hélas ! la réalité plus terre à terre m'oblige à dire que je dormis d'un sommeil de plomb jusqu'à six heures du matin.



Vers dix heures, après un léger déjeuner, nous prîmes congé des religieux de Saint-Sauveur, et nous commençâmes à gravir les pentes abruptes du Dahr-es-Sitt. Pauvre colline de pierres, quelle désolation !

— Laissons nos chevaux à Hassan, dit Athelstane. Ils ne pourraient grimper plus avant.

Nous continuâmes l'ascension à pied, obligés parfois de nous aider de nos mains pour escalader les roches.

Nous parvînmes enfin au faite de la colline. Elle ne servait plus de support qu'à un amas de décombres au moyen desquels avait été reconstruites, ruines faites de ruines, deux misérables chambres qui tenaient lieu d'abri au fermier du couvent, à sa mère et à sa jeune femme. Ces braves gens nous attendaient au bord du plateau. Athelstane les congédia en les remerciant. Elle voulait être seule à me faire l'honneur de ces informes vestiges.

Elle me guidait, enjambant les murailles effondrées. Elle me parlait bas, d'une voix saccadée.

— Tu peux, disait-elle, comprendre maintenant ce qui fut *son* tort : la trop grande méconnaissance de la puissance du passé, l'excès de confiance en elle-même. Elle a voulu tout créer, de toutes pièces. Voici le résultat : des nids d'orties, des cailloux épars sur lesquels les lézards chauffent leur ventre. Moi, je sais que bien après que les oripeaux que j'y ai accrochés auront disparu, les murailles du Kalaat-el-Tahara continueront à défier les millénaires. Mais regarde ce trou, au ras du sol.

— Eh bien ?

— C'est un des soupiraux de ses oubliettes. Car elle avait des prisons, des bourreaux, des pals, et le droit de vie et de mort, octroyé par le sultan Mahmoud. Nul n'eut plus que cette femme le mépris de l'existence humaine... Chut.

Nous venions d'abandonner les décombres pour nous engager dans un petit bois d'oliviers. Une calme, une religieuse solennité régnait sous leur ombre. Ils étaient bien le *lucus* antique. A une vingtaine de mètres apparaissait la tache blanche du mausolée.

M^{me} Orlof me saisit la main.

— Jure-moi, jure-moi d'abord une chose : tu ne conduiras jamais personne ici.

— Que veux-tu dire ?

Elle rit nerveusement.

— N'as-tu pas compris ? Une bande de touristes sans vergogne venant s'ébattre sur ce sou-

venir ! Le monsieur qui veut avoir l'air au courant ; les hommes et les femmes en goguette ; le floc du champagne *fantaisie* qu'on débouche, et la jeune fille à marier qui a égaré la clef de la boîte de sardines !... Crois-tu que c'est pour cela que...

Elle ne put continuer. Sa voix s'étranglait. Avec un étonnement épouvanté, je m'aperçus qu'il y avait des larmes dans ses yeux.

— Athelstane...

— Chut, fit-elle, plus bas. Ne fais pas attention. Ne va pas surtout me croire folle. Lorsque nous pleurons, vois-tu, c'est toujours un peu sur nous-mêmes.

Elle tournait autour du tombeau, s'arrêtant, puis s'agenouillant sur les tables de pierre pour arracher les herbes poussées dans les interstices. Elle avait les mêmes gestes, doux et mesurés, que les vieilles en noir qui, dans les cimetières, soignent les tombes de leurs morts.

— Te rendras-tu compte de ce que représente la femme qui dort là ? Demain, tu raconterais ma vie, qu'il ne manquerait pas d'esprits forts et d'idiots pour crier à l'in vraisemblance. Or, cette vie, malgré tout ce que je pourrai faire encore pour la corser, elle ne sera pourtant jamais qu'un pâle reflet de ce que fut la sienne.

Elle avait terminé sa pieuse cueillette. Elle remettait ses gants.

— Je vais essayer de te la faire comprendre.

Elle méprisait Napoléon. « Ce n'était d'abord qu'un jeune homme dépourvu », disait un adolescent fameux en commençant l'éloge de ce héros. En réalité, il traîna toute sa vie la tare de cette origine. Elle, au contraire, tu sais sa fortune et sa naissance illustre. Il ne faut pas trop médire de cette haute société anglaise de la fin du XVIII^e siècle. Malgré une incurable médiocrité intellectuelle, elle a pourtant d'autres titres que l'amélioration du cheval de course et les institutions parlementaires. Songe aux débuts de cette fille, qui fut, à vingt ans, reine de Londres. Songe à Shelley, à Burke, à Byron, à Fox, à Nelson, à Brummel, à Romney, et à cette lady Hamilton pour laquelle, moi, femme, je me serais tuée avec bonheur. Voilà tout ce que, délibérément, elle abandonna. Aussi ne fut-elle jamais une parvenue, et c'est cela qui est beau, et c'est ce que t'explique son jugement sur Bonaparte. Ce qui est encore plus beau, c'est de voir ces deux êtres d'accord sur la façon de réaliser leurs ambitions. Il disait, en 1798, le jeune vainqueur d'Italie : « Tout s'use à Paris. Je n'ai déjà plus de gloire. Il faut aller en Orient. Toutes les grandes choses viennent de là... » Et il rassemblait ses soldats dans le même temps que la nièce de Pitt rassemblait ses richesses pour la même aventure. Mais combien elle a montré plus de constance dans ce grand dessein !
Viens par ici.

Elle me conduisit, à quelques mètres du mau-

solée, au bord du plateau qui regardait le Sud. Les collines libanaises, grésillantes de lumière, ondulaient en plis profonds vers la mer. Elle me désigna, sur la plus élevée, très loin, le toit rose d'une maison.

— Tu vois cette maison. Elle appartient au muir de Nabatyé, Hussein bey Derwiche. On m'avait raconté que de sa terrasse on apercevait tout le Liban et les deux tiers de la côte syrienne, depuis Haifa jusqu'à Tripoli. J'ai voulu y aller voir. Je ne pouvais le croire. Or, ceux qui disaient cela avaient raison. Quel spectacle ! Derrière, l'Hermon, qui recèle les restes des plus vieux temples du monde antique, et où le fleuve du monde nouveau, le Jourdain, prend sa source. En face, Sidon, Sarepta, Tyr, et là-bas, à gauche, dans le golfe du Carmel, une petite ville musulmane, écoute bien, une pauvre petite ville en train de s'éteindre doucement au bord des flots : Akka, Saint-Jean-d'Acre, comprends-tu ? C'est là que Bonaparte se montra définitivement au-dessous de sa fortune. Oui, depuis, malgré Austerlitz et le reste, il n'a plus fait que vivoter jusqu'à Waterloo. Il n'avait qu'à laisser en plan le Directoire, — ce n'était pas les scrupules qui le gênaient, n'est-ce pas ? — et tournant le dos à Saint-Jean-d'Acre, qu'à marcher vers l'Orient, toujours vers l'Orient, comme, deux mille ans plus tôt, le Macédonien. Mais voilà, le maladroit il pensait à ses soldats qui avaient la peste, à sa femme qui le

trompait. Sa femme, cette petite Martiniquaise stupide, alors que l'Asie lui eût offert en échange toutes ses Roxanes et toutes ses Barsines ! Ses soldats, vingt mille merveilleux troupiers qui n'eussent pas demandé mieux, au lieu de se faire massacrer dans les taupinières européennes, que de devenir les cadres des immenses multitudes qui grouillent stérilement entre l'Euphraté et le Gange. Ah ! quelle destinée alors ! S'enfoncer sans retourner la tête au cœur du plus vieux des continents, rallier sur son passage Bédouins, Persans, Hindous, descendre à son tour la rivière Acésine, et aller jusque dans Seringapatán ranimer la cendre encore brûlante du vieux Tippou-Sahib... Crois-tu que cela n'eût pas eu une autre allure que de rentrer précipitamment pour jeter par les fenêtres quelques députés, faire une partie de montagne et risquer presque d'être battu par un général autrichien gâteux ? Il a été inférieur à ce qu'il aurait pu faire. Elle, elle était supérieure à ce qu'elle a fait.

Je la regardais tandis qu'elle parlait ainsi. Était-ce la même femme qu'on voyait flirter dans les salons de Beyrouth avec de pâles crétiens, ou perdre des nuits entières à une table de poker. Dans une chaire de faculté, un professeur peut bien s'essayer à commenter Napoléon. Ce géant de chair et de sang n'a pas pour lui plus de réalité vivante que les signes algébriques tracés au même instant par son collègue, le mathématicien, dans

l'amphithéâtre d'à côté. Il est beau d'entendre un jeune être frivole vivifier ce qui n'est là que parole morte, en faire sa moelle, sa règle de vie pratique. Miraculeuse terre d'Asie, où une femme peut avec une telle désinvolture faire alterner la politique et la bacchanale, et ne cesse une minute d'appartenir au cortège d'Adonis que pour se joindre au cortège de Zénobie.

— Parle-moi, dis-je alors à Athelstane, parle-moi un peu aussi de miss Williams, la belle amie anglaise de lady Stanhope, et de Fatoun et de Zizefoun, ses suivantes druses.

Elle eut un léger sourire qui détendit un instant ses traits.

— Tu es bien indiscret, dit-elle. Ce soir, si tu veux, dans notre chambre. Pour le moment, n'oublions pas que nous sommes auprès d'un tombeau. Il vaut mieux sérier les questions, et il y a des fautes de goût qu'on a intérêt à ne pas commettre.

Depuis quelques minutes, le soleil était caché derrière de gros nuages. La chaleur s'était faite très lourde, comme pour un orage qui n'éclatera pas.

Athelstane poussa un soupir.

— Deux heures, déjà. Nous ne serons pas à Saïda avant cinq heures et demie. Partons, il est temps.

Nous redescendîmes lentement la colline jusqu'à l'endroit où les chevaux nous attendaient.

Une fois en selle, Athelstane se retourna et considéra encore le Dahr-es-Sitt.

— Il faut être franc, dit-elle. Dans toute cette aventure, sais-tu ce qui, finalement, domine — et c'est ignoble ? L'argent.

— Elle est morte ruinée, murmurai-je avec un malaise qui me venait du souvenir de mes réflexions de la nuit.

— Oui, ruinée. Une vermine innommable s'est abattue sur ce grand cadavre. Penser que le plus formidable destin aura été entravé par une misérable question de piastres ! Un être unique soumis aux usuriers, perdant peu à peu le meilleur de soi-même, la confiance, acculé aux traites à terme plus ou moins long, devenu en un mot la proie de ce qu'il y a de plus bas au monde, l'homme d'affaires. Qu'en dis-tu ?

— Jamais je ne t'ai entendue parler avec autant de véhémence.

Elle haussa les épaules.

— Je sais que j'ai tort, dit-elle, et aussi que rien de tout cela ne lui serait arrivé si elle n'avait de beaucoup dépassé la cinquantaine. De dix ans plus jeune, elle eût sans doute trouvé le moyen de ne pas souffrir d'une telle disgrâce. Est-il vrai ?

Je la regardai sans comprendre.

Elle éclata de rire, et, d'un terrible coup d'épéon, lança son cheval au galop parmi les pierres croulantes. Ce ne fut qu'un kilomètre plus loin que je pus la rejoindre.

— Tu m'as fait peur, dis-je.

Son visage avait repris sa sérénité coutumière.

— Es-tu satisfait de ton excursion ? demanda-t-elle.

— Très satisfait.

— Tu as raison. Je crois que cette promenade est destinée à prendre une certaine place dans notre vie.

Durant le retour, nous n'échangeâmes plus une parole.



A Saïda, l'automobile nous attendait. Elle avait amené un serviteur qui devait aider Hassan à reconduire nos montures au Kalaat-el-Tahara.

— En route ! commanda M^{me} Orlof.

Un peu avant huit heures, nous arrivions à Beyrouth. Athelstane ordonna au chauffeur de s'arrêter à l'hôtel Royal.

— Descends, lui dit-elle, quand nous fûmes devant l'hôtel, et demande au bureau s'il n'y a pas une lettre pour moi.

Il fut tout de suite de retour.

— Il n'y a rien.

Je ne pouvais, dans l'obscurité, voir le visage d'Athelstane, mais j'eus la sensation que cette réponse la contrariait.

— Tant pis, fit-elle d'un ton dégagé.

Elle reprit :

— Ce soir, j'ai envie de m'encanailler. Tu vas

m'offrir à dîner à Miramar. Puis nous verrons le cinéma. Qu'est-ce qu'on donne ? *Le Mystère du Lotus blanc*, en six épisodes. Cela doit être palpitant.

— A tes ordres, dis-je un peu sèchement.

L'idée m'était, en effet, venue qu'elle espérait que notre présence à tous deux dans cet endroit serait le lendemain même signalée à M^{me} Hennequin.

* C'était là que, six mois plus tôt, j'avais passé en compagnie de Walter une nuit qu'il m'était impossible d'oublier. J'y étais revenu trois ou quatre fois, avant de connaître M^{me} Orlof, pour des motifs sensuels peu avouables. Que d'événements en ces quelques semaines ! Franchir ce seuil, c'était m'obliger à comparer mon image présente avec celle que Walter m'avait prédite ! Malgré toute la mauvaise foi que je m'efforçai de mettre à cette confrontation, je ne pus m'empêcher d'en frémir.

Les couverts étaient dressés sur la terrasse. Il y avait beaucoup de monde, des officiers surtout, les uns avec leurs femmes, les autres avec les chanteuses et les danseuses de l'établissement. Une brise chaude soufflait sur la mer obscure. L'orchestre russe jouait. Un ensemble, somme toute, assez sympathique.

La première personne que j'aperçus en entrant fut Grizot, un capitaine du génie, adjoint au colonel Hennequin. Nous n'avions jamais pu nous

sentir l'un l'autre.. Je crois qu'il avait vaguement eu des vues sur Michelle. Si j'avais pu espérer que ma venue à Miramar avec Athelstane passerait inaperçue, je pouvais être désormais assuré du contraire. Chose bizarre, cette certitude dissipa ma mauvaise humeur. Je m'assis en dévisageant Grizot. Il détourna la tête avec affectation.

L'amazone de drap blanc de M^{me} Orlof était devenue le point de mire de toute la terrasse. De plus blasés que moi, je voudrais bien le savoir, eussent-ils pu accompagner cette femme sans être aussitôt saisis par l'orgueil dont je me trouvais, à la minute, submergé ?

La lumière s'éteignit. Le film commençait à se dérouler.

— C'est plus bête encore que je ne pensais, dit Athelstane en allumant une cigarette, comme le premier épisode venait de prendre fin.

En cet instant, deux mains s'appliquèrent sur mes yeux.

— C'est moi. Qui suis-je ? Devine.

Je me retournai brusquement et aperçus Maroussia. Elle ne s'était pas rendu compte de la présence de M^{me} Orlof. Comprenant sa bétise, elle restait debout, près de la table, consternée devant mon air furieux.

— Je n'avais pas fait attention. Pardon...

Athelstane la regardait en souriant.

— Présentez-nous, me dit-elle.

Et comme, abasourdi moi-même, je restais muet, elle s'adressa directement à la danseuse.

— J'ai eu déjà plusieurs fois, mademoiselle, l'occasion de vous applaudir. Je suis ravie de vous connaître. Voulez-vous nous faire le plaisir d'accepter une coupe de champagne ?

L'électricité venait de surgir à nouveau sur la terrasse. La merveilleuse désinvolture de M^{me} Orlof me remplit d'admiration. Tout le monde nous regardait, mais personne n'osait sourire. Il fallait toute la fascination d'Athelstane pour tirer un tel parti d'une situation aussi fausse.

Maintenant, elle emplissait de champagne la coupe que, médusée, la petite danseuse rousse lui tendait.

— Vous avez peut-être à parler au capitaine ?

— Il est vrai, dit Maroussia en me regardant timidement. J'avais à lui demander un service.

— Il se fera certainement une joie de vous le rendre.

— Voilà, j'ai l'intention de partir pour l'Égypte, où l'on m'offre un contrat plus avantageux qu'ici, à dater du 1^{er} novembre. Mais les autorités anglaises sont très sévères pour accorder des passeports aux artistes. Comme je t'ai... ie vous ai vu souvent en compagnie du commandant Hobson, j'ai pensé que vous pourriez lui dire deux mots pour moi.

— Il les dira, et quatre, s'il le faut, dit Athelstane. J'y veillerai. Vous aurez votre passeport.

Et elle versait, de nouveau, du champagne dans la coupe de Maroussia.

— Je vous remercie bien, madame, mais excusez-moi, il faut que je vous quitte. C'est le tour de mon numéro.

Cinq minutes après, Maroussia surgissait sur les planches. On eût dit que, ce soir, une sorte de fièvre la soulevait. Elle exécuta à ravir ses deux danses orientales.

Athelstane ne la quittait pas des yeux.

— Elle est amusante, dit-elle, avec ses drôles de petits cheveux roux. Est-ce que tu... ?

— Non, répondis-je, presque brutalement.

— Ne te fâche pas. Elle te tutoie, pourtant.

— Je te répète que non.

— Ce ne serait pas un reproche, car, encore une fois, elle est très jolie.

Bientôt nous nous levâmes pour partir. Sur le seuil de la porte, M^{me} Orlof s'arrêta pour échanger quelques mots avec un splendide lieutenant qui portait à son képi la bande noire des officiers de dragons.

Au même instant, Maroussia réapparaissait sur la terrasse. Elle me saisit le bras.

— Ne reviens jamais avec cette femme, murmura-t-elle. Elle me fait peur, j'avais envie de lui jeter son champagne à la tête.



— Alors, dit le lieutenant Pfeiffer, c'est aujourd'hui

d'hui, par le *Lamartine*, qu'arrive le colonel Marest.

Mes huit jours de permission venaient de se terminer. J'avais repris depuis la veille ma place à la popote.

— Et quand entre-t-il en fonction ?

— Après-demain, dis-je brièvement. Le général Prieur part par le même bateau.

— Tu connais Marest ? me demanda Roche.

— Non, mais j'en ai beaucoup entendu parler.

Il y eut un silence, au bout duquel Roche dit :

— Encore un joli sauteur.

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi du colonel Marest, dit le capitaine Lemer cier, qui avait pour principe de toujours défendre les supérieurs. Ses états de service pendant la guerre sont splendides, et...

— Il ne faut pas non plus oublier ses titres du temps de paix, dit Roche : le cabinet d'Etienne, celui de Berteaux, puis l'Elysée. Demain Versailles si c'est le roi, la Malmaison si c'est l'empereur.

— Oui, fit le capitaine Maudit, c'est un bel arriviste.

— Vous, Maudit, dit en riant Lemer cier, je vous récuse. On sait trop pourquoi vous ne l'aimez pas.

— Tiens ! Parce qu'il m'a flanqué quatre jours d'arrêts ? Et après ? Il ferait beau voir que cela

m'otât le droit de parler de lui, de dire que c'est u.l...

— Soyez juste. Demandez à ceux qui se sont battus en Cilicie, dans le Taurus. Ils vous diront...

— Je ne conteste pas ses capacités, ni son courage. Ce que je maintiens, ce que personne ne m'empêchera de maintenir, c'est qu'il appartient à l'espèce qui me dégoûte entre toutes, celle de l'officier politicien.

— Il vous a mis aux arrêts, Mauduit ? dis-je. Vous avez été sous ses ordres ?

— Oui, à Toulon, en 1920 — j'étais au 8^e colonial. Lui, il était major de la garnison. C'était à ce titre... Non, je ne vous raconterai pas l'histoire. L'emercier, qui la connaît, commence déjà à se tordre de rire.

— Racontez, racontez, Mauduit, dit L'emercier. Elle en vaut la peine. Elle est fort drôle.

— Pour les autres, peut-être. Elle a du moins le mérite de faire apprécier le particulier. J'étais donc à Toulon, commandant le détachement malgache en subsistance au 8^e colonial, ce qui me donnait une certaine indépendance. Survint la fête du 11 novembre. C'était l'année où on avait décidé, à Paris, de transporter sous l'Arc de Triomphe le corps du soldat inconnu, et le cœur de Gambetta au Panthéon. Là-dessus, circulaires ministérielles, instructions sur instructions, et, en fin de compte, ordre de faire ce jour-là aux trou-

pes une théorie sur Gambetta pour leur apprendre qui c'était. En ce qui concernait le soldat inconnu, on jugeait avec raison qu'elles avaient sur lui suffisamment de lumières. Bon. Le texte de la décision était catégorique, je le veux bien. Mais enfin, j'étais excusable, moi, de juger qu'il ne pouvait s'appliquer qu'aux troupes métropolitaines. Aller parler de Gambetta à des Malgaches, cela m'eût paru du dernier grotesque. Je décidai donc que la conférence prévue par le ministre serait remplacée pour mon contingent par un quart d'heure de théorie sur la ligne de mire, et un autre quart d'heure sur les travaux de propreté. Ainsi dit, ainsi fait. Le quartier déconsigné, je file. Or, voici ce que j'apprends le lendemain, en revenant à la première heure, à la caserne : immédiatement après mon départ, le major de la garnison s'était amené. Il avait raflé dans les chambres tout ce qu'il avait pu de mes pauvres diables, les avait fait mettre en ligne sur deux rangs, et avait commencé à les interroger sur Gambetta. Je passe les réponses effarantes qu'il avait obtenues. Au sortir du quartier, incontinent, il s'était rendu à la Place, et m'y avait inscrit pour quatre jolis jours d'arrêts simples.

— Jusqu'à présent, dis-je, il ne me paraît pas trop avoir outrepassé son droit.

— D'accord. Mais attendez la suite. J'étais en assez bons termes avec l'officier d'ordonnance du général commandant la subdivision, qui ne pou-

vait pas sentir Marest. Je lui touchai un mot de mon affaire. Le soir même, le général était averti. Je tombai bien, trop bien même. C'était le général Ortoli, un homme, celui-là, de l'équipe des Grossetti et des Passaga. Il n'aimait pas beaucoup Marest, mais surtout, en tant que Corse, il abominait Gambetta. Il décida que la dépêche ministérielle ne pouvait s'appliquer qu'aux troupes métropolitaines, et que nous n'avions pas fait la guerre pour enseigner aux Sakalaves et aux Hoivas les prouesses d'un aéronaute génois. Mes quatre jours d'arrêts furent levés. Marest s'inclina. Il s'incline toujours, cet animal-là. Oui, mais quinze jours après, un raffut de tous les diables. Un tas d'articles dans les journaux sur les menées prétoiriennes contre les hommes et les institutions de la République. Une interpellation à la Chambre. Le ministre de la guerre obligé de poser la question de confiance. Le général Ortoli déplacé, et mes quatre jours d'arrêts simples transformés en huit jours d'arrêts de rigueur. Un mois après, Marest était nommé colonel. Voilà le monsieur.

— Je pense, dit gravement le lieutenant Pfeiffer, qui avait le génie de résumer d'un mot définitif les controverses, je pense que le capitaine Domèvre aurait gagné à demeurer sous les ordres du général Prieur.

Je le pensais aussi. J'en étais même si persuadé que la réflexion de ce brave garçon eut le don de m'exaspérer.

*
* * *

Le général Prieur s'embarqua le vendredi. Ce fut le cœur plein d'une tristesse indéfinissable que je vis partir le paquebot qui l'emportait. La veille, il m'avait présenté à mon nouveau chef en des termes qui m'émurent de façon profonde.

Le lendemain, j'arrivai à mon bureau comme d'habitude, à neuf heures.

— Mon capitaine, dit le planton, le colonel vous a fait demander deux fois déjà.

J'entrai dans son cabinet fort mal disposé. L'heure réglementaire d'arrivée était neuf heures. J'étais décidé à relever la première observation à cet égard. Mais il ne m'en fit aucune.

C'était un homme de taille médiocre, au regard aigu, derrière des lorgnons qui lui étaient d'une prodigieuse utilité pour observer les gens à la dérobée. Il avait une petite moustache roussâtre.

— Asseyez-vous, me dit-il.

Il avait sur son bureau, à côté du coffre-fort ouvert et presque vide, toute une pile de dossiers. On voyait qu'arrivé à la première heure, il avait dû en compulsier la moitié.

— Sauf sur quelques points concernant le classement et que nous discuterons d'ailleurs ensemble, dit-il de sa voix nette, je suis heureux de vous complimenter de la façon dont le service est tenu. Permettez-moi, en particulier, de vous dire tout le bien que je pense de ceci, et il me désignait

mon travail sur les chefs bédouins. C'est tout à fait remarquable — il martela — re-mar-quable.

Je m'inclinai.

— Vous n'êtes pas marié ?

— Non, mon colonel.

— Fiancé, peut-être ?

Je fis un faible signe négatif. Il avait les yeux sur les dossiers. Il avait l'air de penser déjà à autre chose.

— Je prévois, dit-il, que d'un mois ou deux, tant que je ne me serai pas mis au courant, vous allez être, en fait, le chef de ce service. Je compte beaucoup sur vous, beaucoup. Je serai votre élève, un élève dont vous serez, j'espère, content. Et puis, vous avez une supériorité sur moi : vous connaissez le désert, vous parlez arabe. Gros avantage, énorme avantage.

Il continuait à feuilleter les dossiers.

— Je ne vous retiens pas. Vous pouvez disposer de votre temps à votre gré, pour les besoins du service, absolument comme vous faisiez avec le général Prieur.

J'étais déjà sur le seuil de la porte, lorsqu'il me rappela.

— A propos, où habitez-vous ?

— A tel endroit.

— Bien, dit-il, notant l'adresse. Au cas, improbable d'ailleurs, où je pourrais avoir besoin de vous la nuit, je veux savoir où vous trouver. Pour ma tranquillité personnelle, vous comprenez.